

Le langage qui nous parle

Jean Brun, *L'Homme et le langage*, Paris, PUF, 1985, 254 pages.

Jacques Gauthier

Volume 29, numéro 1 (169), 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31130ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, J. (1987). Compte rendu de [Le langage qui nous parle / Jean Brun, *L'Homme et le langage*, Paris, PUF, 1985, 254 pages.] *Liberté*, 29(1), 145–149.

JACQUES GAUTHIER

LE LANGAGE QUI NOUS PARLE

Jean Brun, *L'Homme et le langage*, Paris, PUF, 1985, 254 pages.

Jean Brun enseigne la philosophie à l'Université de Dijon. Le projet de son livre, *L'Homme et le langage*, est une tentative de sauvegarder le mystère où sont enfouies les origines du langage. Il veut arracher le langage au monde et le redonner à l'homme. Pour ce faire, il parcourt l'héritage des philosophes, des poètes et des mystiques afin de montrer que le langage nous parle beaucoup plus que nous ne le parlons.

Au delà du cri et de l'onomatopée, l'auteur remarque que les origines du langage renvoient à un mystère qui prend sa source dans l'être même de la personne humaine depuis qu'elle s'interroge sur elle-même: «Qui suis-je?». Ce *Qui suis-je?* contient toutes les questions et demeure sans réponse. Plus qu'une question, cette interrogation se pose à nous avant que nous ne la posions. Elle «est lancée à ce Tout-Autre qui n'appartient pas au monde des répondeurs» (p. 34).

Aujourd'hui, note Brun, le langage est devenu une chose, un outil, un instrument parce qu'on a fait disparaître l'interrogation *Qui suis-je?* au profit de la question *Que suis-je?* La linguistique, la sémiotique, la phonétique, la psychanalyse, en proposant des réponses à la question *Que suis-je?*, évacuent le mystère et regardent le langage comme extérieur à l'homme. Elles parlent du langage sans le relier à sa vocation existentielle. L'homme et le langage sont

ainsi réduits à des codes, à des objets, faisant partie du monde, que ces sciences décrivent comme étant ainsi et pas autrement. L'homme a perdu le Modèle invisible auquel référait le *Qui suis-je?*

Pour Brun, la chosification du langage a commencé avec Aristote qui a enlevé les attaches nocturnes du langage pour en faire une fonction intellectuelle. Progressivement, l'homme a perdu le langage. Les logiques s'en sont servi en le privant de sa Fin. Le langage est devenu «langues de bois», surtout avec Comte et Marx, jusqu'à devenir des déchaînements qui veulent dissocier le langage de l'homme et du Sens, le réduisant à de simples mécanismes:

Langages éclatés, langages totalitaires, langages de savants en quête de systèmes, langages de techniciens, langages pour machines à traduire, zaoum, dadaïsme, lettrisme, slogans, sigles, pictogrammes, langages pour logiciens, langages électroniques, constituent autant de tombes du langage pour lesquelles l'homme lui-même s'est enfoncé en les creusant parce qu'il croyait pouvoir devenir ainsi le maître de la mine du Sens (p. 65).

Comment retrouver le Langage qui nous parle et dont le nôtre est un pauvre balbutiement? Par la voie du symbole. «C'est à travers une réflexion sur le recours aux symboles que nous pourrions découvrir la voie royale vers le Langage qui nous parle» (p. 76). La vocation du langage se lit en filigrane dans l'univers des symboles.

Les symboles sont déjà là. Ils nous observent. Ils franchissent les murs auxquels nous nous heurtons, témoignant ce que nous ne sommes pas. Ils apportent l'Absence et la Distance. «C'est pourquoi ce sont eux qui viennent à nous et non pas nous qui nous portons vers eux comme vers un but que nous aurions plus ou moins consciemment mis devant nous» (p. 81). Le rêve, la magie, l'alchimie sont autant d'expressions du symbole que couronnera l'expérience poétique, lieu par excellence du langage pathétique.

Pour retrouver le Langage qui nous parle, il faut, en plus d'user du symbole, revenir au *Qui suis-je?*. L'interrogation fondamentale du *Qui suis-je?* confronte l'être humain à sa propre présence lui révélant du même coup l'Absence, dont les échos se répercutent dans le langage poétique où l'homme tente de se dire: le récit mythique, le verbe poétique, l'inspiration, la beauté, l'art, la musique, l'amour, la prière, le Verbe incarné.

Cette expérience poétique du langage, par laquelle l'homme est à l'écoute de son mystère, lui parle de l'Absence, de l'invisible, de tout ce qu'il y a d'attente et de désir en lui. Le langage le visite, apportant des réponses dont l'écho de sa parole ne peut pas rendre. Son langage n'est que la réverbération du Verbe qui sourd en lui depuis le Commencement. «A l'intérieur de toutes les chronologies et surtout au delà d'elles, l'histoire du langage, qui est aussi celle de l'homme, se situe entre le Verbe créateur de la Genèse et le Verbe rédempteur du Nouveau Testament» (p. 8).

Les plus belles pages de Brun sont consacrées à la poésie. Il se réfère à Novalis, Mallarmé, Valéry, Baudelaire, Rimbaud. «La poésie n'est pas un langage dans le langage: elle est un langage hors du langage mais qui réside au cœur de ce Langage dont nous parlons et qui nous parle» (p. 177). La poésie accède à la vocation du langage qui est de «traduire les présences en termes d'Absence» (p. 181). La poésie fait venir ce qui n'était plus là et que le langage évoquait.

L'Absence, qu'amène le langage poétique, se situe par-delà toutes les *absences de*, sorte de présence manquante, que l'homme a voulu combler afin de satisfaire tous ses manques. Au contraire, l'Absence n'est pas un manque, elle est «ce que la présence fait surgir et qui auréole celle-ci comme une gloire» (p. 182). Le poète apparaît comme un voyant dont le poème suggère l'Absence à partir des présences portées par elle pour parler le Langage «qui échappe à nos terminologies mais dans lequel baigne pourtant celui que nous parlons» (p. 186).

L'Absence de Brun se rapproche de *L'Absence de Vadeboncœur*, dans son *Essai à la deuxième personne*. Nous y retrouverons les mêmes insistantes: l'être humain se saisit mieux par la voie symbolique que par la voie des sens, de l'absence de l'être aimé résulte une présence supérieure qui dévoile le vrai visage de l'amour, l'essentiel est de cultiver son désir dans le sens de l'inaccessible. L'Absence de Brun diffère de celle de Vadeboncœur quand il la met en relation avec la notion du Modèle invisible qui est le Verbe incarné. L'approche de Brun s'inspire nettement du christianisme.

Si pour Pierre Vadeboncœur, l'art suggère un second état, une autre dimension, dont les harmoniques cachées reflètent une régénération sans fin, pour Jean Brun, cela se retrouve dans le Langage qui nous parle. Tel tableau, tel poème, telle symphonie nous parlent sans que l'on sache pourquoi. Le langage de la beauté nous laisse entendre que tout est langage: langage de la nature, de l'œuvre d'art, de l'amour, de la chair, des yeux, de la prière, du Verbe incarné. «L'homme est immergé dans un langage issu de la Transcendance dont les langues parlées ne sont que des chapitres» (p. 193).

Pour Brun, le langage est essentiellement pathétique. «Il va du quelque chose à dire et qu'il dit, au quelque chose à dire et qu'il ne peut dire» (p. 20). Le langage pathétique est supplication, lamentation, prière et Verbe incarné.

A l'interrogation de l'homme, le Verbe incarné répond. Brun donne deux significations à ce Verbe incarné. L'homme est verbe incarné dans la mesure où le langage pathétique répond à son angoisse existentielle. Par la supplication et la lamentation, la chair de l'homme se fait verbe et clame sa douleur afin que son verbe aussi se fasse chair et puisse le dire totalement. L'auteur puise ses exemples dans l'Ancien Testament: Isaïe, Jérémie, Job.

Ce n'est que par la prière, adressée à un Tu, que le langage utilise son dernier recours. La prière montre bien que l'homme est dans le Langage comme il est

dans l'Infini; le langage sert autant à communiquer avec le Tout-Autre qu'avec autrui. Le priant entre dans le Silence du Verbe que manifestait l'Absence, «alors ce n'est pas nous qui faisons silence, c'est le Silence qui nous pénètre» (p. 237).

D'un autre côté, l'homme n'est pas Verbe incarné dans le sens qu'il n'est pas l'incarnation du Verbe transcendant, le Dieu fait homme, auquel se réfère saint Jean dans son Prologue: «Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut» (Jn 1, 2-3). C'est à l'intérieur de ce Verbe que l'homme parle. «Verbe grâce auquel chacun peut voir, dans le visage de l'autre et dans le sien, les images d'un même Modèle invisible» (p. 238).

L'Homme et le langage de Jean Brun fourmille de tant de détails qu'il est difficile d'en rendre compte en toute justice. L'auteur, malgré sa vaste érudition, sait se faire comprendre. Ses propos sont clairs et discrets. Brun ne s'abaisse pas devant les idéologies courantes. Il les connaît bien. Il assume plutôt l'héritage de la philosophie et de la pensée judéo-chrétienne. Avec ce livre, il se révèle comme un guide sûr qui ouvre des portes sur la connaissance de l'homme et du langage. Bref, un livre qui nous parle.